

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 50 (1905)
Heft: 10

Rubrik: Chroniques et nouvelles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUES et NOUVELLES

CHRONIQUE SUISSE

Les manœuvres de cavalerie contre infanterie. — Le nouveau canon de montagne. — La ligue anti-militariste. — Nouveaux essais d'habillement et d'équipement. — Course de fond.

De toutes nos manœuvres de 1905, celles qui prêtent le mieux à des remarques neuves (pour la Suisse) et intéressantes, sont celles de cavalerie contre infanterie qui se sont déroulées les 25 et 26 septembre, sous la direction du colonel-divisionnaire Köchlin, dans le Jura bernois. Elles ont mis en présence, comme on sait, la IV^e brigade d'infanterie, sous les ordres du colonel-brigadier L. Courvoisier, et une division de cavalerie, commandée par le colonel Waldmeyer.

Le tableau était nouveau pour nous, à deux points de vue : un modeste effectif de cavalerie nous fournit rarement l'occasion de former une unité de treize escadrons ; secondement, conséquence logique de cette rareté, les deux armes ne sont jamais mises en présence l'une de l'autre dans des conditions qui leur permettent d'éprouver réciproquement leurs moyens d'action et leurs méthodes de combat. Les circonstances permettaient cette année-ci de tenter cette double expérience ; le colonel Wildbolz, instructeur en chef de la cavalerie, a demandé qu'on en profitât ; il a rencontré de la part du service de l'infanterie un accueil empressé. Certainement, personne aujourd'hui ne regrette une aussi avantageuse initiative.

Deux observations essentielles, présentées à la critique, ont démontré combien il avait été utile de fournir aux deux armes l'occasion d'une plus intime connaissance. Relevant l'attitude hésitante, dans quelques cas, de certaines unités d'infanterie, le colonel P. Isler a insisté sur la sécurité avec laquelle une infanterie attentive et de sang-froid peut attendre les attaques de la cavalerie. Les sabres et les mousquetons d'une division de dragons sont inefficaces contre une brigade de fantassins qui savent ouvrir l'œil ; la supériorité des forces est acquise à cette dernière ; l'infanterie ne doit pas avoir peur de la cavalerie.

De son côté, le colonel Wildbolz, s'adressant aux cavaliers, leur a adressé un reproche analogue. Eux aussi ont paru manifester trop de crainte de l'adversaire. Une cavalerie mobile, qui sait s'attacher aux pas

d'une unité même importante d'infanterie, ne la quittant pas des yeux, trouve, dans un terrain aussi fertile en surprises que le nôtre, des occasions d'attaque avantageuses. Il suffit d'être rapide et hardi. Une cavalerie ainsi douée ne doit pas avoir peur de l'infanterie.

Le colonel-divisionnaire Köchlin a mis les deux armes d'accord. Le sentiment auquel elles ont obéi n'a pas été la peur, mais le respect qu'elles éprouvent l'une pour l'autre, et ce respect ne pourra que s'accroître, lorsque, se connaissant mieux, elles déploieront l'une contre l'autre, avec plus d'assurance, les moyens dont elle disposent.

Il est probable que l'expérience de 1905 sera renouvelée, car elle s'est révélée des plus utiles dans ses résultats. Nous n'avions pas encore vu des adversaires de manœuvres, prendre un aussi vif intérêt à leurs exercices, depuis les chefs jusqu'au simple soldat ; nous n'avions pas encore vu l'infanterie mettre à son service de sûreté une attention aussi minutieuse, et la cavalerie n'a pas toujours mis autant de conviction dans l'organisation de son service de patrouilles. Quant aux unités, de part et d'autre, elles ne peuvent que gagner en obligeant les chefs à plus de promptitude dans la décision et la troupe à plus de mobilité.

Le colonel Camille Favre qui a rendu compte au *Journal de Genève* des exercices des 25 et 26 septembre conclut par les considérations suivantes qu'il est intéressant de reproduire :

L'on ne saurait trop insister sur l'intérêt de ce premier essai. Si grand que parût l'utilité de cette tentative, dans la réalité, ses avantages ont paru plus grands encore après coup. Les effectifs étaient bien ce qu'ils devaient être. Il semble aussi que l'on ait bien fait, pour le moment, de ne pas y appeler de l'artillerie qui rendrait l'infanterie trop forte et diminuerait la mobilité du tout.

En ce qui concerne la cavalerie, malgré son peu d'expérience de ce genre d'opérations, elle a paru un tout bien mobile et résistant, doué de cet esprit d'initiative que lui ont insufflé ses deux derniers chefs, le colonel Wille et le colonel Wildbolz. On lui a reproché de n'avoir pas chargé. Mais à tout prendre, une seule occasion sérieuse de le faire s'est présentée dans des terrains généralement très difficiles.

Pour passer les obstacles, il semble que chaque peloton devrait être muni de quelques instruments très simples pour détruire les barrières et les murs. On a pu voir la division de cavalerie franchir tout entière la crête à la Chaux par une seule ouverture, tandis qu'une série d'obstacles continus lui barrait le chemin ailleurs.

En somme, on retient cette impression que sans pouvoir songer à former des divisions de cavalerie pour le temps de guerre, nos petites brigades (peut-être un peu augmentées), pourraient, grâce à leurs mitrailleuses et aux compagnies cyclistes, jouer un rôle très utile vis-à-vis des corps de cavalerie ennemie.

Quant à l'infanterie, dès longtemps on a signalé la nécessité de l'accoutumer à la cavalerie. L'infanterie n'a pas grand'chose à redouter de celle-ci,

lorsqu'elle opère avec sang-froid, ainsi que l'a dit le colonel Isler, et c'est ce sang-froid qu'il faut lui donner par l'habitude.

Non seulement elle s'habitue à être sur le qui-vive, mais encore elle perfectionnera grandement dans ces exercices son instruction de détail au point de vue du terrain. Grâce aux dernières évolutions de la tactique, on a quelque peu négligé pendant un temps l'art de profiter du terrain. Ce doit être cependant un art éminemment suisse, dans un pays où tout le monde a plus ou moins, de naissance, le sens topographique. Ce défaut serait grave dans un temps où l'infanterie doit avancer contre des feux terribles et où elle ne peut le faire qu'en usant constamment des moindres accidents pour se couvrir. On est en bonne voie de nous guérir de ce défaut ; mais nous ne sommes pas encore arrivés à la perfection à ce point de vue. L'on n'y arrivera que lorsque chaque chef de subdivision aura perpétuellement l'œil fixé sur ce fait capital.

C'est dans ce sens qu'il faut apprendre à l'infanterie à respecter le feu durant les manœuvres. Il y aurait, en effet, un danger à ces exercices contre cavaliers si on insistait par trop sur la puissance des mitrailleuses, qui, après tout, sont des mitrailleuses amies, ou si on inspirait au fantassin des doutes sur son efficacité à repousser de petits détachements de cavalerie à pied un peu trop entreprenants.

* * *

Il semble bien que l'on soit au bout des essais entrepris avec le nouveau canon de montagne Krupp. La période d'exercices qui, sous la direction du colonel d'artillerie Kunz, s'est terminée au milieu de juillet, paraît avoir été concluante. La batterie d'expérience, forte de trois pièces, a, entre autres, franchi le Panix dans des conditions tout à fait satisfaisantes.

Il s'agissait d'expérimenter non seulement le canon que nos lecteurs connaissent, mais le mode d'arrimage de l'équipement sur les bêtes de somme, mode déterminé par nos officiers d'artillerie. A cet égard aussi, les essais ont donné satisfaction. On a relevé le fait que malgré la longueur et la rudesse des étapes, les bêtes ont été démobilisées en parfait état, sans une écorchure sérieuse, sans même des symptômes d'inflammation. Cette circonstance en dit long. D'Elm à l'Alpe de Panix, l'étape est de 17 heures. Des défauts dans l'arrimage n'auraient pas manqué de se trahir.

* * *

La création de la ligue anti-militariste à Lucerne n'a pas fait grand bruit. C'est une fraction du parti socialiste internationaliste qui se propose de sortir carrément son drapeau de sa poche et de travailler à la suppression pure et simple de l'armée,

L'utopie d'aujourd'hui est souvent la vérité de demain, a-t-on dit. C'est possible, mais dans le cas particulier, demain paraît encore extrêmement éloigné. Pour quiconque ne se complait pas dans la théorie et dans le rêve, la réalité est trop brutale pour ne pas frapper les yeux. La Suisse moins que qui que ce soit ne pourrait, dans le moment actuel, s'accorder le luxe

de supprimer ses moyens de défense. Son peuple le sait bien, et le parti socialiste lui-même s'en rend compte. Ce n'est pas sans motif qu'il a ajourné, jusqu'après les élections législatives, la tenue du congrès où il discutera son attitude dans la question du service militaire. La ligue anti-militariste n'aura pas grand succès.

* * *

La question du remplacement des effets d'habillement et d'équipement de l'infanterie est toujours à l'étude. De nouveaux essais ont commencé dans les cours de répétition et se poursuivront jusqu'à la fin de l'année, dans les écoles de tir pour sous-officiers, à Wallenstadt, et dans les cours de retardataires. Ce ne sont donc plus des recrues mais des soldats habitués à l'uniforme et à l'équipement actuels, et à même par conséquent de faire la comparaison, qui sont appelés à donner leur avis.

Le problème reste toujours le même : diminuer le charge de fantassin et le pourvoir d'un habillement plus normal, utilisable aussi bien en campagne qu'en temps de paix, ainsi que d'un équipement répondant mieux aux besoins.

Les uniformes essayés en 1905 diffèrent sensiblement de ceux de 1904 par la couleur, par la coupe, par la forme, et aussi par la qualité des draps.

Quant à la forme, le pantalon est le même que celui des essais de 1904 ; les canons sont pourvus à la partie inférieure d'une manchette, avec fente extérieure et de boutons, permettant de les serrer plus ou moins sur le cou-de-pied et autour de la cheville. Il y en a de gris-bleu, de gris-foncé et de gris-clair. Le pantalon gris-bleu est porté avec une tunique bleu-foncé ressemblant à la tunique actuelle, mais n'ayant qu'un rang de boutons, et pourvue de poches sur la poitrine.

Le pantalon gris-foncé se porte avec une blouse bleu-foncé et le gris-clair avec une blouse de même nuance.

Il y a donc trois sortes d'habits : une tunique transformée et deux blouses. Celles-ci sont pourvues d'une large martingale qui permet d'ajuster le vêtement à la taille de l'homme, de poches sur la poitrine et sur les basques, et d'une poche traversant la pan postérieur (poche de veste de chasse). Elles sont à un seul rang de boutons ; les unes ont un col droit, dont les bouts sont largement arrondis ; les autres ont un col rabattu.

Les blouses de nuance gris-clair sont pourvues de parements et d'un col bleu-foncé ou de pattes de col bleu foncé. Toutes ces blouses sont partiellement passepoilées de rouge.

Le drap employé à la confection des tuniques et blouses pèse 740 gr. par mètre courant, et celui des pantalons 800 grammes.

Les essais portent sur la façon du vêtement, sur la solidité des matériaux employés, et sur la visibilité.

Les essais de 1904 avaient démontré que la couleur n'influe pas notablement sur la visibilité, mais qu'il en est autrement de la nuance; les nuances claires se confondent plus rapidement, à une distance un peu grande avec leur entourage que les nuances foncées. Les premiers essais faits cette année confirment cette observation; à ce point de vue, ils paraissent déjà concluants.

Les coiffures sont de quatre modèles. On a complètement abandonné le petit casque colonial de 1904 à couvre-nuque mobile, celui-ci ne présentant pas une solidité suffisante. Pour que le soldat puisse tirer étant couché, il a donc fallu modifier la dimension du couvre-nuque, c'est-à-dire le faire plus court, et modifier aussi sa position par rapport à la tête de la coiffure en l'inclinant davantage pour le rapprocher de la nuque.

Les quatre modèles nouveaux sont:

1. Un képi en feutre se rapprochant de la forme d'ordonnance, mais moins haut et dont la visière et le couvre-nuque sont cousus extérieurement.

2. Un shako en liège, dont la forme se rapproche de celle de la coiffure autrichienne, et pourvu d'un couvre-nuque. Ce shako est recouvert d'une étoffe dont la couleur est pareille à celle de l'uniforme.

3. Un casque en liège à bombe surbaissée, avec une crête ou cimier revêtu d'une légère garniture métallique.

4. Un casque en liège à bombe ovale, avec cimier sans garniture métallique.

Les deux casques sont recouverts d'une étoffe de la couleur de l'uniforme et garnis d'une étoile avec croix fédérale. La cocarde nationale et les couleurs de la compagnie se portent sur les côtés, comme attaches de la jugulaire.

Le bonnet de police subsiste tel qu'il a été proposé en 1904 ainsi que le manteau-tente. Il en est de même du maillot qui a été toutefois amélioré et du pantalon de quartier; celui-ci a été pourvu d'une poche derrière et d'une poche pour la montre.

Les essais ont été faits pendant le cours de répétition de la II^e brigade dans deux compagnies du bataillon n^o 8 dont une était entièrement pourvue d'uniformes gris-clair.

Il est assez difficile de se prononcer catégoriquement sur le résultat de ces essais. Les rapports ne me sont d'ailleurs pas connus. Mais des impressions recueillies, il résulte ceci:

L'habit en forme de blouse, avec col rabattu, aurait la préférence. La tunique modifiée n'a toutefois pas soulevé de vives critiques; elle a été trouvée meilleure que la tunique actuelle, sa coupe étant plus large. On a regretté aussi que les pans de cette tunique ne fussent pas pourvus de poches. Enfin il faudrait faire disparaître la fente qui sépare les pans en deux par derrière.

Mais ce sont là des défauts auxquels il serait facile de remédier. A mon sens, on devrait aussi remplacer le col droit par un col rabattu et supprimer les passepoils devant, autour de la jupe, et le long de la fente postérieure ou de ce qui en tiendrait lieu.

Quant à la nuance, j'ai déjà dit que le gris-clair était celle qui répondait le mieux à la condition d'invisibilité; ou plutôt d'une visibilité moindre dès que la distance devient un peu grande. On a pu le constater, soit dans les formations de combat, soit dans les formations de route. A une certaine distance, la place occupée par la compagnie grise paraissait vide; et il semblait que dans la colonne de marche il y eût une longue lacune. Cet avantage a bien sa valeur.

Mais les uniformes clairs pourront-ils être maintenus propres? d'une propreté irréprochable, non! Néanmoins ils ne paraîtront jamais plus sales que les uniformes foncés. Sur les uns la malpropreté ou les traces d'usage apparaissent en foncé; sur les autres en clair.

Je crois que les uniformes clairs prendront plus vite l'apparence du vieux; mais s'ils offrent un plus mauvais point de mire que les uniformes foncés, il vaudra la peine de passer sur cet inconvénient.

Parmi les coiffures, ce sont les casques qui ont eu, haut la main, les préférences de la troupe, tant au point de vue de la commodité, qu'au point de vue de l'aspect. En seconde ligne venait le shako en liège et à la fin seulement le képi amélioré. Décidément celui-ci est trop disgracieux. Il est vrai qu'il a été fabriqué dans le pays, tandis que les trois autres coiffures ont été faites à l'étranger. N'arriverons-nous donc jamais, avec notre fabrication indigène, qu'à donner l'exemple du mauvais goût. Et puis, au point de vue de la confection proprement dite, la fabrication indigène reste bien au-dessous de ce que l'industrie étrangère a fourni.

Il devait y avoir une quatrième coiffure, un casque en celluloïd recouvert de peau de cheval; j'ignore pourquoi il n'a pas été mis à l'essai.

Le seul objet important dont il me reste à parler, parmi les vêtements, est le manteau-tente.

Le pensée qui a guidé les inventeurs de ce manteau était de débarasser le fantassin, en même temps, de la capote, de la couverture et de la toile de tente, et de remplacer tout cela par une unique pièce à trois usages, en admettant que cet appareil devrait servir d'abord de manteau, en second lieu de couverture, et de tente en dernière ligne. C'est demander beaucoup à un seul objet.

A-t-on réussi? En partie seulement. Cette pièce d'étoffe, sorte de poncho, employée comme manteau, protège assez bien le soldat contre la pluie; étant flottante et se portant par-dessus le bagage elle le protégera beaucoup moins bien contre le froid; elle ne sera jamais un vêtement de sortie convenable. Comme couverture, elle se comporte assez bien, mais elle sera toujours une

mauvaise toile de tente ; elle manque, pour cet usage, de solidité et d'imperméabilité.

Je crois qu'on finira par revenir à une capote; il y aura d'ailleurs moyen d'en confectionner une qui soit moins vaste et moins lourde que la capote actuelle.

Quant au sac, les essais ont été faits avec des sacs du modèle actuel modifié, et une sacoche sans cadre, plus légère. La principale difficulté consiste dans le logement de la munition, surtout des deux gaines garnies de cartouches. A ce point de vue, les derniers essais n'ont pas donné de résultats favorables; il faudra trouver autre chose.

Entre les deux sacs, le choix, semble-t-il, ne devrait pas être douteux: C'est le sacoche qui devrait l'emporter, ne fût-ce qu'à cause de son poids moindre.

Enfin, il y a eu des critiques générales contre le projet consistant à placer le sac à pain dans le sac ; son contenu est trop difficile à atteindre. Si l'on ne veut pas le suspendre au côté, il faut trouver un moyen pour le fixer commodément sur le sac.

Comparativement aux objets correspondants de l'habillement et de l'équipement actuel, les articles essayés pèsent ensemble plus de trois kilos de moins.

Les essais se poursuivant encore cette année, nous aurons l'occasion de revenir sur cette question et, sans doute, de donner des photographies des nouveaux équipements.

* * *

La course de fonds, à Bâle, a répondu aux espérances de ses organisateurs. Il y a eu 25 partants et 23 rentrants. Deux concurrents ont dû renoncer à parfaire la course par suite de légers accidents de route.

Tous les participants ont mis dix heures pour couvrir les 105 kil. du parcours Berne-Sursee. Tous ont couvert en moins de 7 heures le parcours Sursee-Bâle, de 67 à 74 km. suivant les routes choisies.

L'inspection des chevaux, le lendemain de la course, à 9 h. du matin, avait attiré un nombreux public. Les cavaliers ont présenté leurs chevaux, fait un temps de trot, puis un galop, avec saut de trois obstacles. L'état des chevaux était, en général, bon: 23 ont obtenu la note « très bien »; 14, la note « bien »; 2, la note « suffisant »; 2, la note « insuffisant ».

Ont obtenu des prix les huit premiers arrivants et le major Dutoit (prix pour chevaux indigènes, fondé par le club suisse pour l'élevage du cheval) arrivé treizième.

Voici le classement des officiers primés: 1. Lieutenant de cavalerie E. Schwarzenbach (vitesse: 17,9 km. à l'heure); 2. capitaine d'état-major Beck (17,2 km.); 3. 1^{er} lieut. d'art. Wille (17 km.); 4. capitaine d'état-major Ziegler (16,9 km.); 5. 1^{er} lieut. d'art. A. Schwarzenbach (16,6 km.); 6. lieut. de guides

Zellweger (16,5 k.m.); 7. lieut. de guides Bœsiger (16,4 km.); lieut. d'art. Labhart (16,5 km.); 13. major-vétérinaire Dutoit (14,9 km.).

CHRONIQUE ALLEMANDE

(De notre correspondant particulier.)

Nos livres. — Deux morts illustres. — Mutations. — Aux manœuvres impériales. — Les journalistes aux manœuvres. — On demande une taxe militaire. — Aux colonies.

Commençons, cette fois-ci, par un coup d'œil sur la littérature, abondante en productions ces derniers temps.

Je signale, en premier lieu, la librairie R. Eisenschmidt, à Berlin; cette maison se fait remarquer par la valeur aussi bien que par les dehors superbes des œuvres qu'elle édite. Parmi ces œuvres, ressort l'ouvrage du major-général R. Wille *Waffenlehre* qui depuis 1896, et nonobstant un prix croissant, — actuellement 25 marcs, ce qui dépasse le budget de la plupart des jeunes officiers et celui de beaucoup d'autres, — a atteint sa troisième édition. La seconde a été épuisée en deux ans. Cette œuvre s'adresse en première ligne aux auditeurs de l'Académie de guerre, de l'Académie technique militaire et aux élèves des écoles de guerre, de l'école d'artillerie, etc. Elle comporte trois volumes. Le premier traite des matières explosives, des armes à feu portatives ainsi que de leurs munitions, des armes à feu automatiques et mitrailleuses, le tout accompagné d'annexes diverses, de 183 illustrations dans le texte, et de trois planches hors texte. Le deuxième volume étudie les canons, les munitions d'artillerie et les voitures. Des suppléments sont consacrés aux pièces de campagne et canons à tir rapide de l'industrie privée, aux voitures de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie lourde de campagne, 286 illustrations et 5 planches.

Les diverses catégories d'artillerie et le tir forment la matière du troisième volume; en outre, un exposé de la littérature militaire, 93 illustrations et 4 planches. Les reliures de chaque volume sont d'une couleur différente.

L'ouvrage du capitaine Braun, sur la mitrailleuse Maxim en est aussi à sa troisième édition. Ce volume comprend, comme les précédents, de nombreuses illustrations, 59, et 19 planches. Cette troisième édition a été commandée par les *Deutschen Waffen und Munitions fabriken* dont le major-général Fleck est le directeur général et qui ont leur siège à Berlin. Cette maison a obtenu, il y a quelques années, la fabrication de la mitrailleuse dont sir Hiram Maxim est l'inventeur. Elle a repris le brevet que ce dernier avait vendu à la Société Vickers, Sons and Maxim. Vous connaissez l'engin et son

histoire, cela me dispense de vous le présenter. Je constate seulement que, comme la guerre du Transvaal, les combats des Allemands contre les Hereros et la campagne russo-japonaise ont confirmé les qualités de la nouvelle arme. Le volume de Braun initie le lecteur à l'emploi de la mitrailleuse, ainsi qu'à l'organisation adoptée pour cet emploi dans les diverses armées.

En concurrence avec le livre de Tschudi sur l'aérostation militaire, paru chez Eisenschmidt (v. ma chronique du mois d'août), Mittler und Sohn ont publié *Die K. Preussische Luftschiffer Abteilung*, œuvre brillamment illustrée. Elle contient, entre autres, les photographies de tous les commandants de la subdivision depuis sa formation en 1884.

Die Munitionsausrüstung der modernen Feldartillerie, tel est le titre d'une nouvelle et récente brochure du lieutenant-général von Reichenau. L'auteur revient à ses premières amours, l'obus brisant et le petit calibre, et saisit au bond les déclarations du major Löffler, dans le deuxième volume des *Vierteljahrshefte* du grand état-major, sur le peu d'effet des shrapnels en Extrême-Orient.

L'Historique du régiment d'infanterie Graf Dönhoff (7^e Prusse orientale) n^o 44 (1860-1905), par le major Tøppen, sort aussi de chez Eisenschmidt. Ce régiment n'a guère eu de bonheur dans la campagne de 1866 en Bohême. Il faisait partie du 1^{er} corps d'armée, sous le général von Bonin, qui ne possédait pas les qualités d'un chef de corps d'armée. Il a eu plus de succès dans la campagne de 1870-71 où il a participé aux batailles de Borny, de Noisseville, au siège de Metz et aux combats dans le nord de la France. *L'Historique du régiment d'infanterie n^o 83*, exposant l'activité de ce régiment dans la bataille de Wörth, a paru chez Mittler und Sohn, dans l'édition réduite pour sous-officiers et simples soldats.

Il y a trois ans et demi, le colonel von Lindenau avait présenté à la Société militaire de Berlin un rapport sur le thème alors d'actualité : *Was lehrt uns der Burenkrieg für unseren Infanterieangriff?* Ce rapport a été imprimé en supplément dans le *Militär Wochenblatt*, et c'est ainsi que le ministère de la guerre du Japon en a pris connaissance. Ce rapport a été étudié dans l'armée japonaise qui en a tiré parti au cours de la guerre contre la Russie. Le gouvernement du Mikado n'a pas manqué d'envoyer au colonel von Lindenau une décoration d'un rang élevé en témoignage de la gratitude que doit l'armée niponne à cet officier.

Puisque j'en suis à la guerre russo-japonaise, je dois signaler une victime qu'elle a faite — indirectement — même après sa fin. Le baron von Binder-Kriegelstein est décédé le 2 septembre à Kharbine des suites d'un accident qui lui était survenu en nettoyant son fusil. C'était un écrivain militaire fort considéré. Il avait servi dans l'armée autrichienne et publié un ouvrage en plusieurs volumes, ouvrage sur *La psychologie de la grande guerre* qui fit sensation. L'auteur était alors lieutenant. Il avait conservé l'anony-

mat. Son œuvre fut attribuée au chef de l'état-major lieutenant feld maréchal baron de Beck ! Binder ne se démasqua que plus tard. Appelé au service de l'armée prussienne, il devint adjoint au grand état-major, section historique. En 1903, il demanda son congé pour se vouer exclusivement aux sciences militaires. Dès les début de la guerre, il se rendit au quartier-général russe comme correspondant militaire. Dans l'accomplissement de sa mission, il affronta souvent les plus grands dangers ; il fut même prisonnier des Japonais. Il est mort tristement, au moment où il allait retrouver sa famille.

Une autre mort illustre est celle du général v. Bogulawski, également connu comme écrivain militaire. On a pu relever avec raison la virilité de son courage en face du trône. Dans une enquête sur l'influence du service de deux ans dans l'infanterie, Bogulawski fut le seul commandant de régiment de l'armée qui déclara que cette réduction du service si désirée de la nation ne serait d'aucun détriment pour l'infanterie. Tous les autres l'estimèrent impossible. L'événement lui a donné raison. Depuis 12 ans nous pratiquons le service réduit, et l'arme a conservé sa solidité et sa cohésion antérieure. Bogulawski, major-général et commandant de brigade, obtint encore le grade de lieutenant-général peu de temps avant sa démission. Il fut le collaborateur et rédacteur militaire du journal berlinois *Tägliche Rundschau* et s'occupa surtout des questions sociales dans leurs relations avec l'armée. Il est mort âgé de 70 ans.

Je cite encore une publication de la maison Krupp, destinée à ses amis et aux intéressés. Elle a pour titre : *Ateliers et produits*, et est ornée de nombreuses phototypies. Elle nous reporte aux origines de l'entreprise fondée en 1822. C'est une humble maisonnette que celle que nous montre la brochure et où Alfred Krupp, à la mort de son père Peter-Friedrich, en 1826, commença sa carrière, âgé de 14 ans. Maintenant la société par actions Fried. Krupp comprend : I les aciéries d'Essen, avec les champs de tir de Meppen et de Tangerhütte ; II l'aciérie Annen ; III l'entreprise Gruson, à Magdebourg-Buckau ; IV les chantiers de la Germania, à Kiel. Au 1^{er} juillet 1905, le personnel de la Société comptait 56 000 employés et ouvriers.

Intéressent spécialement l'artillerie les ateliers de canons I-VII, les ateliers mécaniques, les ateliers pour construction d'affûts et de tourelles, la fabrication de voitures de guerre, les champs de tir, les diverses constructions de canons : campagne, montagne, obusiers, canons de côte et de bord. Un chapitre spécial est consacré aux mines de fer et usines. Les illustrations sont au nombre de 74.

— Après avoir parlé de notre littérature en général, je désire ajouter quelques mots relatifs à nos périodiques militaires. Ils sont dans une situation peu favorable, n'ayant que peu d'abonnés et possédant une publicité

d'annonces restreinte ; les auteurs sont mal payés. Seul le *Militär Wochenblatt* fait exception à la règle. Pour comble de fatalité, notre grand état-major a créé une concurrence aux revues privées en fondant les *Vierteljahrshefte*, dont le prix est très bas. Pourtant, cette entreprise n'a pas eu un début parfaitement heureux, ayant été englobée dans deux polémiques ; l'une, que je vous ai signalée, relative à l'effet des shrapnels dans la campagne de Mandchourie, l'autre à propos des batteries à tir courbe dans l'artillerie lourde de campagne.

— Les mutations de septembre portent la date du 15. Quatre lieutenants-généraux ont été mis à disposition, parmi lesquels le général v. Bœnigk avec rang de général d'infanterie. Il a servi plus de 40 ans. Né en 1846, il était en 1865 lieutenant d'infanterie. Il fut décoré en 1866 et en 1870-71. Longtemps il a été à la tête de l'établissement principal des cadets ; plus tard il fut commandant du régiment d'infanterie n° 77, puis commandant d'une brigade et, en 1901, président de la commission supérieure des examens. En 1901, il avait été nommé lieutenant-général. Les autres démissionnaires sont v. Trotha, Eltester et le baron de Houwald, tous de l'infanterie.

Parmi les médecins militaires se trouve un médecin-général de corps, nouvellement promu, Landgraf, qui est une autorité pour les maladies de cœur.

Le successeur du général v. Bœnigk est le lieutenant-général v. Schwarzkoppen, ancien commandant du corps des cadets. Il est bien connu en sa qualité d'attaché militaire à Paris, avant et pendant le procès du malheureux Dreyfus. Depuis 1891, Schwarzkoppen a été à Paris comme successeur de Hüène. En 1896, il fut nommé aide de camp du roi, fonction qu'il ne conserva que jusqu'en novembre de la même année, date de sa nomination comme commandant du régiment François empereur, à Berlin. En 1900, il fut nommé commandant de brigade ; en 1902, commandant du corps des cadets.

Il est remplacé, dans cette dernière qualité, par le major-général comte de Haslingen, né en 1852, ancien commandant du régiment de fusiliers n° 86, et longtemps gouverneur et adjudant aux cadets. Il a commandé la 37^e brigade d'infanterie à Hanovre.

En Bavière, le chef de l'état-major et des écoles militaires baron de Barth, a été mis à disposition. Son successeur est le lieutenant-général Ritter v. Endres qui commanda la 2^e division à Augsburg et fut longtemps plénipotentiaire militaire à Berlin et membre du Conseil fédéral. Il a fait preuve comme tel d'excellentes qualités d'orateur au Reichstag.

L'école d'artillerie et des ingénieurs compte depuis le 1^{er} octobre 182 officiers commandés, parmi eux un officier du Chili. L'école de tir de l'artillerie à pied comptera 30 officiers commandés.

La *Vossische Zeitung*, en général bien informée, raconte qu'à l'avenir

l'artillerie à pied prendra part aux manœuvres d'automne comme partie intégrante de l'ordre de bataille. Le journal libéral ajoute qu'il faut absolument augmenter les sections attelées dont le nombre actuel est insuffisant. Le ministre de la guerre ne dira pas non.

Aux manœuvres impériales qui ont pris fin le 15 septembre, le corps volontaire d'automobiles a fonctionné pour la première fois. Son chef d'état-major a été le baron de Brandenstein. Vu le prix des véhicules de ce genre, on ne sera pas étonné de trouver dans ce corps les riches fils de familles servant volontiers de chauffeurs à un général ou à un colonel. Les deux corps d'armée disposaient chacun de 6 autos; le ministère de la guerre en a eu 4, la direction des manœuvres 18, total 34. L'institution a brillamment soutenu l'épreuve. Pendant les quatre derniers jours de manœuvres tout le monde a bivouaqué. L'approvisionnement a été fait par les magasins de manutentions de Freyendiez, Limburg, Kemel, Zorn et Runkel. Chaque division d'infanterie avait une colonne de vivres militaires et une autre militairement organisée et deux colonnes de bivouac, les divisions de cavalerie deux colonnes de vivres militairement organisées et deux de bivouac.

On s'est servi du téléphone de campagne dans le XVIII^e corps, où il a fonctionné parfaitement. Le général a dirigé toutes ses batailles depuis l'arrière, comme Oyama à Moudken. Chaque division avait quatre appareils téléphoniques chargés sur les voitures. Le VIII^e corps n'a employé que le télégraphe de campagne. Tous les moyens plus anciens de communication ont été également en action, depuis le ballon jusqu'à la télégraphie sans fil et aux pigeons voyageurs. L'héliographe (avec la lumière Drumont et l'alphabet de Morse) a servi aux arbitres. Les gendarmes de corps servaient les « fanions-signaux ».

Pendant les manœuvres, le corps de la Garde a expérimenté des cuisines de campagne roulantes. L'attelage comportait un chariot à quatre roues avec une charrette portant les appareils de cuisine. Une marche d'essai avait déjà eu lieu au printemps. Chaque voiture peut préparer un repas chaud pour 300 hommes. La cavalerie dispose depuis longtemps déjà de cet engin.

Les correspondants de la presse ont eu cette fois-ci un service fort difficile. Ils ne purent profiter du train de la direction des opérations, et durent utiliser un chemin de fer secondaire, ayant peu de trains par jour. Leur quartier à Coblenz était très éloigné du théâtre des manœuvres. Malgré ces difficultés, ils ont rempli parfaitement leur mission. Parmi eux se trouvait un major-général nommé Bigge, sorti de l'état-major général. Un colonel et ancien commandant de régiment a également travaillé comme correspondant. Il doit avoir eu un conflit avec les autorités militaires. On le remarque à l'amertume de ses jugements; du reste, il n'a pas profité des informations du major Brose, préposé au service de la presse; il ne connaissait

pas les idées générales et spéciales; aussi ses jugements sont-ils quelquefois mal motivés. Quelques correspondants n'ont jamais été militaires, tout au plus ont-ils servi comme volontaires d'un an ou sous-officiers de réserve. Mais par une longue pratique ils ont appris à se tirer d'affaire très habilement. C'est le cas entre autres du correspondant de la *Gazette de Cologne* qui n'a été que lieutenant pendant quelques années, et est pourtant un de nos meilleurs correspondants. Il se nomme Emile Schmitz. Un autre lieutenant de courte durée, au *Lokal-Anzeiger*, de Berlin (Eugène Zimmermann) l'égale à peu près. Richard Schott, le correspondant de la *Tägliche Rundschau* (Berlin), n'a été que sergent-major de réserve; pourtant il comprend son métier. Je reviendrai sur les manœuvres, dans un article spécial.

— Notre presse politique appuie presque unanimement l'introduction d'une *taxe militaire* sur une base semblable à la vôtre. En Bavière et en Wurtemberg cette taxe a existé, mais a été supprimée à la création de l'Empire allemand. On invoque l'exemple de l'Autriche et de la France, où la taxe militaire est perçue depuis longtemps (en France depuis 1889).

— Des comptes rendus des manœuvres françaises ont été adressés à deux journaux berlinois, au *Lokal Anzeiger*, par le colonel en retraite E. Hartmann, rédacteur de la *Kriegstechnische Zeitschrift*, et à la *Woche*, par Richard Schott. Ni l'un ni l'autre, toutefois, n'ont assisté aux manœuvres; et leurs récits, fort semblables, permettent de croire qu'ils ont puisé à la même source.

Dans le même ordre d'idées, il est intéressant de signaler l'accueil fait au projet du colonel en retraite Gædke, correspondant du *Berliner Tageblatt*, d'assister aux manœuvres françaises pour le compte de l'*Echo de Paris* et d'en présenter une critique impartiale. A cette nouvelle, ça été une explosion de mécontentement dans la presse allemande. On a accusé M. Gædke de trahison envers la patrie; ses jugements risqueraient de profiter à l'armée française qui peut être, sur les champs de bataille, notre adversaire de demain. Gædke a renoncé à son voyage.

— Nous n'en avons pas encore fini avec les combats dans l'Afrique occidentale, et ne savons quand nous en finirons. Les Hottentots sont de fort bons et d'invisibles tireurs; ils ne craignent que les Maxims. Une révolte a éclaté également dans l'Afrique orientale. Il faut s'armer de patience, car l'apaisement demandera du temps.



CHRONIQUE FRANÇAISE*(De notre correspondant particulier.)*

Le Règlement sur le service intérieur. — Pour l'arrivée des recrues. — Dans l'armée russe. — Trois morts de généraux. — Un jugement sévère sur notre armée.

J'ai souvent pensé et dit que, si un ministre de la guerre restait vingt-quatre heures seulement au pouvoir et qu'il en profitât pour abroger le règlement sur le service intérieur, il ferait plus pour notre armée que beaucoup de ses devanciers en plusieurs années d'exercice.

Ce fameux règlement, devant lequel on s'extasie, est l'assassin auquel nous devons la mort de l'initiative, de cette pauvre initiative que tant de gens aujourd'hui s'efforcent de rappeler à la vie. Du crime qu'il a commis, nous trouvons l'aveu dans son préambule même. On a eu beau supprimer des éditions subséquentes le passage révélateur, il figure dans la première, dans l'ordonnance du 13 mai 1818, préparée par Gouvion St-Cyr et signée par Louis XVIII. En voici la teneur :

Sa Majesté, considérant qu'il est du bien de son service que ses troupes soient assujetties à une discipline et à une police *uniformes* par des règlements, *en prévoyant et fixant tous les détails* pour chaque arme, ne permettent pas que rien soit *arbitraire* ou *indéterminé*, ni que ses officiers, en passant d'un commandement ou d'un corps dans un autre, y trouvent aucune différence dans le mode de service, a arrêté le présent règlement.

Habemus confitentem reum! Il est indéniable qu'on se proposait de rendre tout uniforme et rigoureusement interchangeable, de prévoir et de fixer tous les détails. Comment concilier cette sujétion étroite avec l'indépendance qu'on se plaît tant aujourd'hui à recommander? Autant marier l'eau et le feu. Du jour où on a reconnu la nécessité d'émanciper les esprits, il fallait abroger purement et simplement un document dont le caractère oppressif était manifeste. Et je dis bien : l'abroger, non le modifier. Car, par essence même, il est mauvais. On pourra en changer certaines prescriptions, en améliorer la lettre; on ne saurait rien entreprendre contre l'esprit qui l'anime. Et cet esprit est délétère. Il empoisonne l'armée.

Les rajeunissements apportés à l'ordonnance du 13 mai 1818 n'ont fait qu'accentuer l'anachronisme de ce document. Et, loin de l'améliorer, on l'a aggravé et détérioré. Il a perdu de sa belle unité. On a introduit dans ce règlement sur le service intérieur dans les corps de troupe des articles qui concernent le service extérieur et d'autres qui ne se rapportent pas aux corps de troupe puisqu'ils visent, par exemple, les généraux.

Le ministre a nommé une commission chargée de préparer une édition nouvelle, mise en concordance avec les besoins de l'heure actuelle. Eh bien,

les besoins de l'heure actuelle sont de délivrer l'armée de la chape de plomb qui pèse sur ses épaules et qui l'écrase. Vaines seraient de simples retouches, même profondes. Le progrès exige impérieusement qu'on rejette tout ce vieil appareil de compression. Espérons qu'on le comprendra enfin, et qu'on ne s'épuisera pas en efforts stériles.

* * *

Le ministre a encore signé une circulaire définissant les devoirs moraux des officiers, recommandant les conférences à la troupe, la fréquentation par celle-ci des « Foyers du soldats », etc. Tout cela fait très bien sur le papier.

Il a fait aussi une belle circulaire pour rappeler l'interdiction des brigades, pour recommander de bien recevoir les jeunes soldats. Il a, d'autre part, promis de faciliter de son mieux la mise en train de la nouvelle loi sur le service de deux ans; il fait donner des permissions aux jeunes gens qui ont des examens à passer; bref, il adoucit de son mieux la transition entre l'ancien régime et le nouveau.

Des punitions assez sévères ont été infligées aux officiers qui commandaient à Longwy les troupes dont l'intervention a entraîné mort d'homme. Quant au meurtrier lui-même, il a été l'objet d'un ordre d'informer et il passera probablement devant un conseil de guerre.

* * *

On m'avait dit : Lisez la traduction que le capitaine Cazalas vient de faire paraître, chez Kleiner, du *Blocus de Plewna*, par le colonel Martinov; vous y verrez en puissance tout ce que la campagne de Mandchourie devait nous révéler sur l'incapacité des officiers russes, sur leurs tares, sur leur légèreté, sur leur inconscience.

Eh bien, cette lecture m'a, au contraire, montré quelques-uns de ces officiers tout à fait à leur avantage : l'auteur, d'abord, dont le livre m'a paru parfaitement composé et très intéressant, Totleben, ensuite, duquel il nous a tracé un portrait vivant, finement nuancé et Gourko, et tant d'autres. Ce n'est pas à des insuffisances de personnes, c'est à des conflits d'attributions, que le colonel Martinov attribue les difficultés que l'armée du tsar a rencontrées.

C'est aussi beaucoup à des erreurs de principes. Il ne cache pas que, à son avis, les théories de Dragomiroff ont fait le plus grand mal. Et j'avoue que je pense tout à fait de même. Or, on ne saurait dire que la guerre russo-turque ait provoqué contre le vieux professeur un mouvement quelconque de réprobation, ni qu'on ait dénoncé la nocivité de la doctrine dont il s'est fait l'apôtre. De son action, on a vu le bon côté : l'exaltation des qualités morales, de l'esprit d'abnégation, du dévouement, du courage, de l'ardeur

au travail. On n'en a pas vu le danger, qui est la méconnaissance même du danger. Le Vieux de la Montagne était fier d'avoir des soldats qui, sur un signe de lui, n'hésitaient pas à se jeter du haut d'une tour. Mais il se gardait bien de renouveler trop souvent l'expérience. Car, à force de perdre ainsi des hommes admirablement disciplinés, il serait arrivé à n'avoir plus lieu d'être fier. C'est très joli d'envoyer des troupes se faire tuer crânement : mais, quand on est mort, c'est pour longtemps, comme dit l'autre.

A ce point de vue, c'était une grave erreur de reprendre à la fin du XIX^e siècle les idées de Souwaroff. L'échec de la Russie devant Plewna tient un peu à ce fâcheux anachronisme. Il tient aussi à d'autres causes. Mais non à l'insuffisance du haut commandement. Celui-ci comptait, en 1877, des chefs éminents. L'habitude du travail, que Dragomiroff a inculquée aux élèves de l'Académie de guerre, n'a pu qu'améliorer le personnel des états-majors, si, par contre, les conseils d'offensive téméraire ont nui aux corps de troupe. L'état-major, donc, compte actuellement nombre d'officiers des plus distingués et des plus cultivés. Un correspondant très autorisé m'écrivait, il y a deux ans, dans une lettre où je lis ceci :

J'en connais de remarquables spécimens, *dont on ne pourrait trouver l'équivalent dans aucune armée*. Bref, cet état-major tend à devenir une véritable et remarquable élite au milieu de la masse des officiers de troupe qui, à part ceux de la Garde, ne sont, en général, que des gens de manières assez frustes.

S'ils n'avaient que des manières frustes ! . . . Mais, hélas ! leur moralité est contestable. Ces chefs ignares, incapables, sont méprisables à tous égards. Et le contraste est éclatant entre eux et l'élite. Or, ce n'est guère que cette élite qui apparaît dans l'intéressante traduction du capitaine Cazalas. Même à Dragomiroff, malgré ses fautes (je dirais presque : malgré ses crimes, s'il ne les avait inconsciemment commis), on ne peut refuser une place d'honneur au premier rang de l'armée russe. On n'aurait certes pas dû emboîter le pas derrière lui, quand il a pris une mauvaise route ; mais on ne peut pas lui refuser le grand mérite d'avoir éveillé le goût du travail, d'avoir poussé à l'étude, à la réflexion, d'avoir suscité la controverse sur bien des questions de la plus haute importance.

En même temps que le *Blocus de Plewna*, l'éditeur Kleiner m'a envoyé *La destruction de la Patrie*, le livre posthume d'André Gavet, dont j'ai déjà parlé en février dernier (page 155).

J'avais promis de revenir sur le chapitre, d'ailleurs très court, que l'auteur a consacré à l'armée. Je le fais volontiers, car c'est un des meilleurs passages de ce livre où une douloureuse maladie a répandu tant d'amertume : on y voit une pénétrante notation de la mésintelligence, du dissentiment qui a éclaté entre notre régime républicain et notre armée. Le capitaine

Gavet se plaint de l'affaiblissement de la discipline ; il la montre devenant non seulement douce, ce qui n'est pas un mal, mais encore molle et incertaine, ce qui en est un. Enfin, lui qui a démontré la nocivité — je n'écris pas : « la novicité, » — de l'habitude qu'on a contractée de lever les punitions à tous propos, il s'élève contre les trop fréquentes amnisties dont l'effet démoralisateur ne saurait être mis en doute.

* * *

Viennent de mourir le général Carrey de Bellemare et le général Thibandin, tous les deux du cadre de réserve. Le premier fut commandant de corps d'armée ; il avait eu un instant de notoriété pendant le siège de Paris et, plus tard, il s'est attiré une disgrâce de courte durée. Le second détint pendant huit mois, en 1883, le portefeuille de la guerre. C'était un médiocre, un haineux, dont la caractéristique était sa « titrophobie ». Une particule, une couronne, lui faisaient voir rouge. Il ne pardonnait pas à un officier d'appartenir à la noblesse, quand il était si simple d'être un simple roturier !

Une mort inopinée vient d'enlever un général de brigade qui semblait appelé à de hautes situations dans son arme. Je parle du général Lambert, qui fut secrétaire du Comité technique de l'artillerie. Il s'intéressait beaucoup à la Chronique française de la *Revue militaire suisse*, et cette Chronique lui doit d'avoir eu la primeur de bien des renseignements, la connaissance de bien des documents inédits et de bien des « dessous » ignorés.

* * *

On a été quelque peu ému des critiques violentes formulées à l'occasion des manœuvres par M. Gervais, député de la Seine, très intime familier de la rue Saint-Dominique, ami personnel de M. Maurice Berteaux, membre comme lui du groupe radical-socialiste. Il a déclaré que le commandement ne commandait pas, et qu'il en serait ainsi tant que l'armée serait casernée au lieu d'être campée. Il a stigmatisé l'état d'âme des officiers qui ne s'occupent pas assez de l'état d'âme de leurs hommes. Il a réclamé le changement, à bref délai, de l'uniforme et de l'équipement, etc., etc.

On s'est demandé si, dans cette circonstance, il était le porte-parole du Ministre, et si celui-ci ne l'avait pas chargé de faire contre-poids aux éloges qu'il décernait officiellement à tout le monde et de préparer l'opinion publique à certaines réformes qu'il a le dessein d'accomplir. J'ai peine à admettre une telle hypothèse. Et pourtant.

* * *

Le colonel Dufour, de l'Ecole normale de tir, s'est ému, paraît-il, de ce que j'ai écrit sur son rôle dans l'élaboration du Règlement du 31 août dernier. Ce Règlement ne répond pas du tout à ses idées, et il serait navré qu'on lui en attribuât la paternité. Je n'ai pas dit qu'il en fût le père ; j'ai

même donné à entendre qu'il y avait eu substitution d'enfant. Le travail préparé par le colonel Dufour n'a pas plu en haut lieu : on en a changé la forme, comme je l'ai expliqué, et il n'est pas surprenant que, en en changeant la forme, on en ait modifié l'esprit.

CHRONIQUE ITALIENNE

(De notre correspondant particulier.)

Les manœuvres de campagne. — La division de milice mobile. — Les indiscretions du journalisme. — La défense du golfe de Naples.

La seule manifestation militaire importante de ces derniers mois a été les grandes manœuvres. Elles ont eu lieu, pendant les derniers jours d'août, dans l'Italie méridionale. Leur éloignement de notre frontière septentrionale enlève, pour vous, quelque chose de leur intérêt. Je me bornerai donc aux considérations générales qu'elles justifient, et passerai très rapidement sur ce qui est détail.

Le théâtre des opérations a été la campagne au nord-est de Naples et la région montagneuse limitrophe. Un parti sud (rouge), envahisseur, a débarqué sur les côtes napolitaines. Il cherche à repousser un parti nord (bleu), défenseur, qui reçoit des renforts dans la montagne et se propose de rejeter l'ennemi à la mer.

Terrain et thème des manœuvres revêtent, cette année-ci, un caractère particulier qu'il convient de mettre en évidence. Il en ressort la preuve d'un progrès réel des études pour la défense de notre pays. Il faut y voir aussi un enseignement tiré de la guerre russo-japonaise. La circonstance la plus extraordinaire de cette guerre a été, en effet, qu'une armée de 500 000 hommes est arrivée sur le théâtre des hostilités exclusivement par mer ; par mer également, a été effectué son ravitaillement. Ce fait n'a été rendu possible que par l'énorme capacité de transport dont peut disposer aujourd'hui une grande armée. Il y a là un motif d'étude très sérieux pour tout pays maritime, spécialement pour nous qui sommes placés entre deux grandes puissances navales, la France et l'Autriche.

La plus forte de nos positions naturelles est les Alpes. Mais un adversaire maître de la mer et qui dispose de moyens de transport suffisant peut tourner les Alpes et ses forteresses et attaquer nos côtes. Jusqu'à ces dernières années, on n'attachait à cette vérité qu'une médiocre attention. Aujourd'hui, on la prend au sérieux. Mes renseignements de l'année dernière vous ont instruit de nos manœuvres combinées de l'armée et de la flotte, et du débarquement effectué par celle-ci. Cette année un pas de plus a été

accompli; le corps de débarquement a commencé son mouvement, mettant mieux en évidence les idées que nous nous faisons maintenant du problème de notre défense.

Le thème général dit nettement que le débarquement a réussi, que l'envahisseur a refoulé la défense qui, réfugiée dans les Appenins, prépare sa contre-offensive. Le parti rouge doit s'avancer sur la ligne du Volturne, tandis que le parti bleu utilisera les avantages du sol pour marcher à sa rencontre et le rejeter à la mer.

La large plaine de la campagne s'ouvre sur la mer entre la presqu'île de Sorrente au S.-E. et le Mont-Marsico au N.-O. Au N.-E., les Appenins dirigent plusieurs chaînons parallèles du N.-O. au S.-E. pour finir là, en formant les groupes isolés du Taburo et d'Avella. Plus près de la côte, on trouve encore des contreforts où s'ouvrent les passages de Teano, de Caïazzo, de Maddaloni et celui des Fourches Caudines qui réveille les grands souvenirs historiques des guerres d'Annibal. Entre ces chaînes montagneuses coulent plusieurs fleuves et rivières dont les plus importants sont le Volturne, la Miscana, le Calore et l'Ufita. Le premier, dont le cours est le plus long, décrit une grande S entre la forteresse de Capoue qui domine la partie occidentale de la vallée et la mer. La région basse est riche et très peuplée, car elle possède de nombreuses voies de communication. Dans les contrées montagneuses les ressources alimentaires ainsi que les chemins sont plus rares. L'eau potable fait aussi défaut, si bien que le parti nord dut se livrer à un fatigant service d'approvisionnement.

La direction des manœuvres a été confiée au lieutenant-général Saletta, chef de l'état-major de l'armée, assisté de son état-major et d'un certain nombre d'officiers adjoints. Comme officiers étrangers, suivirent les opérations les attachés militaires d'Angleterre, de France, d'Autriche, d'Allemagne, de Bulgarie, des Etats-Unis, de la République Argentine et de l'Uruguay.

Les troupes en présence furent les suivantes :

Parti nord (bleu). IX^e corps d'armée (commandant le lieutenant-général Fessia di Cossato), formé de la XVII^e division (une brigade de bersagliers et une brigade d'infanterie) et de la XVIII^e (deux brigades d'infanterie), plus une division de la milice mobile, dont les deux brigades furent commandées par des généraux de réserve. En outre, deux régiments de bersagliers; un demi-régiment de cavalerie; une compagnie de télégraphistes; une de cyclistes: six batteries d'artillerie de corps.

Parti sud (rouge). X^e corps d'armée (commandant S. A. R. le lieutenant-général Emmanuel-Philibert, duc de Savoie), formé des XIX^e et XX^e divisions, l'une et l'autre à deux brigades d'infanterie, avec toutes les armes et services supplémentaires comme dans le parti bleu; plus, une brigade de cavalerie et une batterie à cheval. Cette abondance de cavalerie au parti

rouge était contraire à la logique de la situation. La cause en a été le terrain, plus convenable dans la plaine que dans la montagne pour les évolutions des escadrons.

Au total, 45 000 hommes, 4000 chevaux, 222 canons.

Un office de transport a été organisé à l'état-major de la direction des manœuvres, chargé de diriger les mouvements des troupes et tous les transports. Les approvisionnements alimentaires ont été fournis aux troupes directement par les fournisseurs, mais on a organisé un service des ravitaillements analogue à celui qui devrait fonctionner en temps de guerre. Dans chaque parti a été créé : *a)* Un magasin de vivres avec troupeau réapprovisionné sur place; *b)* une boulangerie avec fours mobiles; *c)* une colonne de vivres à deux sections du train et camions; *d)* une section de subsistances de corps d'armée et de division d'infanterie, et une demi-section de subsistances pour la brigade de cavalerie.

Pendant les marches et les manœuvres, la ration du soldat a été fixée comme suit : pain, 750 gr.; viande de bœuf, 250 gr.; pâte ou riz, 180 gr.; lard, 15 gr.; sel, 20 gr.; en outre, quotidiennement deux rations de café ou une ration de café et une de vin.

Quelques régiments ont essayé, avec succès, des souliers de repos pour le quartier. Ces souliers sont en forte toile avec semelles de ficelle tressée, comme on les emploie déjà dans quelques armées étrangères.

On a expérimenté également, pour la seconde année, un fourrage comprimé. La réduction du volume est considérable. Un paquet de 8 kg. 400 forme la ration journalière du cheval. Un cavalier porte commodément quatre ou cinq de ces paquets, contenant 5 kg. 040 d'avoine et 3 kg. 360 de foin. Ce fourrage est stérilisé et presque incombustible.

Les boulangeries de campagne ont parfaitement fonctionné, comme elles l'auraient dû sur pied de guerre. Chaque boulangerie comporte 10 fours, mod. Rossi 1897, disposés sous une grande tente. A chaque four est attachée une équipe de quatre boulangers. La boulangerie fabrique 30 000 pains par jour. On fait dix fournées et les hommes travaillent huit heures. Cette manutention a été l'objet d'une attention spéciale de la part de quelques attachés militaires étrangers. La boulangerie est reliée aux troupes et à la section de vivres. Elle suit les troupes à environ 16 km. de distances.

Les manœuvres ont vu un emploi plus développé que de coutume des voitures automobiles. Trente voitures ont été frêtées, conduites par leurs propres chauffeurs ou mécaniciens, avec solde de 10 fr. au chauffeur et de 5 fr. au mécanicien, plus une indemnité kilométrique de parcours. Les longueurs kilométriques ont été calculées d'après les livrets-guides du Touring-italien à 200 km. par jour pour les voitures de 15 HP au maximum, 300 km. pour celles de 15 à 20 HP; 400 km. pour celles de plus de 20 HP.

On a attaché une grande importance au service télégraphique et des

communications. L'administration d'Etat a pourvu à tout ce que l'administration militaire n'a pu entreprendre. Le régiment des télégraphistes du génie a envoyé aux manœuvres trois compagnies, savoir une compagnie pour chaque parti et une compagnie pour la direction des manœuvres. Elles ont rendu de louables services. La télégraphie sans fil a été utilisée sur une grande échelle, soit avec des antennes fixes (2 à Naples et 1 à Caserte, Campobasso et Vinchiatura) reliées aussi à Rome, soit avec des antennes mobiles sur char et sur ballon cerf-volant. A noter, dans le même ordre d'idées, de nombreuses stations de télégraphie optique, pouvant fonctionner de jour et de nuit. Elles ont pu signaler jusqu'à la distance de 25 km.

Le service aérostatique a donné de bons résultats.

Le service sanitaire a été développé. Il le faut, car il doit répondre à des exigences de jour en jour plus nombreuses et plus difficiles. Le major Galli a présenté des chevalets pour civière que l'on peut ajuster de manière à établir des tables d'opération de circonstance. On a expérimenté aussi avec succès un sachet à médicaments, des lanternes à acétylène pour la recherche des blessés pendant la nuit, des phares pour indiquer les places de pansement, etc. Un hôpital de 50 lits, sous tente, a été fort apprécié. Il s'agissait de trouver le modèle de tente le plus convenable à utiliser aussi bien par les températures élevées que par les journées froides. L'hôpital militaire de Rome avait envoyé dix tentes, l'une du type allemand (Gottschalk), quatre du type anglais (Tortoise), deux italiennes (Rossi primitif et Rossi modifié), deux tentes coniques et une tente Guida pour opérations chirurgicales. Tout l'hôpital peut être monté en 16 heures.

Les tentes ont parfaitement résisté, surtout la tente allemande, l'italienne et les coniques. Les tentes Tortoise pourraient être rendues plus stables et offrir une meilleure ventilation.

La milice mobile a fourni une division entière d'hommes de 31 et 32 ans, commandés presque exclusivement par des officiers de complément. Les quatre régiments qui la formaient, 125^e, 126^e, 141^e et 142^e, se sont bien comportés; ils ont supporté, avec entrain, les fatigues des marches, du campement et des exercices et prouvé que pendant 8 ou 9 années de congé, leurs qualités militaires n'ont pas déchu, ni physiquement, ni moralement. Sans doute, la proportion des malades a été plus forte dans ces troupes que dans celles de l'active; mais ce fait n'a pas lieu de surprendre. En outre, le ministre de la guerre avait accordé que les hommes de la milice mobile qui tomberaient malades seraient renvoyés immédiatement dans leur pays. Cette mesure a pu provoquer certains abus; ils n'ont cependant pas pris un développement exagéré.

Vous me dispenserez d'entrer dans le détail des opérations. Un tel récit ne peut présenter d'intérêt qu'à la condition d'avoir la carte sous les yeux.

Comme de coutume, un office de la presse a été institué près la direc-

tion des manœuvres. Un colonel d'état-major était chargé d'orienter les correspondants militaires sur les mouvements des troupes. Mais les journalistes ont trouvé généralement trop laconique cet informateur. Nombre d'entre eux disposant d'une automobile, ont préféré chercher eux-mêmes leurs informations, et, par une pente naturelle, sont devenus involontairement les informateurs des militaires eux-mêmes. A plus d'une reprise, quelque colonne a pu être renseignée sur les mouvements de l'ennemi par les bavardages de ces messieurs. Cette circonstance — qui ne se produirait pas en cas de guerre — a l'inconvénient d'ajouter un motif d'in vraisemblance de plus à tous ceux que comporte déjà l'exécution des manœuvres.

A l'occasion des manœuvres de cette année, on a vivement discuté la question de la défense de Naples.

Défendre Naples comme ville serait fort coûteux, pour ne présenter que l'avantage moral de protéger une agglomération de 700 000 habitants. En revanche, défendre la côte napolitaine pour parer au péril d'un débarquement serait d'une immense importance, car c'est là que pourrait se porter l'attaque la plus menaçante pour l'Italie centrale et méridionale.

Seulement la construction de forteresses absorberait des sommes énormes étant donné l'étendue de la zone. La défense navale serait certainement utile aussi, mais l'attaque peut se produire à l'improviste et avant que l'escadre ait le temps d'arriver. Toutes ces questions sont redevenues d'actualité, les manœuvres de cette année-ci en ayant fait ressortir une fois de plus la gravité.

La *Revue maritime*, entre autres, les examine. Elle publie un article du commandant Bonamico sur la défense du golfe de Naples. Il propose l'établissement d'une station de torpilleurs dans les îles Ischia-Procide, situées assez loin de Naples pour faire converger sur elles un bombardement et sauvegarder ainsi la métropole. De là, on peut exercer une surveillance efficace de tout le golfe et le défendre avantageusement avec des escadrilles de torpilleurs et de sous-marins. La topographie et l'hydrographie des lieux se prêteraient bien à ce système défensif. Il est probable que des études sérieuses seront dirigées dans ce sens.

